

La Rochelle célèbre Bresson, chercheur acharné

Le Festival international du film consacre une rétrospective au cinéaste qui n'a cessé de casser les codes

CINÉMA

LA ROCHELLE - envoyé spécial

Le Festival international du film de La Rochelle tient son rang parmi les plus courues des villégiatures cinéphiliques, grâce à sa programmation éclectique dont la particularité est de faire se côtoyer toutes les époques et contrées du cinéma. Rien que pour cette 46^e édition, on pourra se promener entre les rivages lointains du cinéma muet, dont les « grandes dames » sont mises à l'honneur (Gloria Swanson, Clara Bow, Marion Davies...), la jeune scène émergente de Bulgarie, en passant par la Suède existentialiste d'Ingmar Bergman (1918-2007) ou l'Argentine déliquescence de Lucrecia Martel.

Mais le clou de La Rochelle, c'est surtout sa rétrospective intégrale, consacrée cette année à Robert Bresson (1901-1999), l'un des grands solitaires du cinéma français, autant adulé que honni pour sa quête d'une écriture spécifique par les images et les sons. Œuvre fascinante et cruciale, que l'on pourra revisiter également à la Cinémathèque française, du 4 au 29 juillet, mais aussi en salle, à la faveur de trois restaurations échelonnées au fil de l'été (*Journal d'un curé de campagne*, en juillet, *Les Dames du bois de Boulogne*, en août, et *Un condamné à mort s'est échappé*, en septembre). Et, en DVD et Blu-ray, avec les rééditions par Potemkine de *Pickpocket* et de *L'Argent*.

Un tel faisceau d'actualités donne l'occasion d'explorer cette œuvre si intimidante qu'elle s'est laissé recouvrir par nombre de malentendus. Désincarné et rétrograde pour les uns, austère et intransigeant pour d'autres, le cinéma de Bresson se distingue surtout par sa recherche acharnée : évacuer tout ce que le cinéma traditionnel devait encore au théâtre et à la psychologie, qu'il s'agisse des conventions de jeu ou de mise en scène. Bresson visait une expression purement cinématographique, l'ayant conduit à se débarrasser progressivement des comédiens professionnels pour leur privilégier des amateurs, qu'il appelait ses « modè-

les » et desquels il requerrait un jeu sans intentionnalité, axé sur leur seule présence. Démarche d'abstraction qui restitue au monde sensible sa matérialité brute : gestes et choses s'y enchaînent selon une nécessité supérieure, source de la dureté et de l'étrange intemporalité de ses films.

Sublimation morale

Mais ce qui frappe le plus aujourd'hui, c'est à quel point cette œuvre s'est montrée attentive à la jeunesse, et plus particulièrement à la force de résistance qu'elle incarne, à travers des personnages farouches, révoltés, isolés, en lutte permanente contre un monde extérieur oppressant.

Dès les premiers longs-métrages de Bresson, tournés pendant

Robert Bresson a cherché à évacuer tout ce que le cinéma devait encore au théâtre et à la psychologie

l'Occupation, la jeunesse se consume d'un orgueil généreux qui l'anime et la dévore. La sœur novice Anne-Marie, dans *Les Anges du péché* (1943), splendide polar conventuel, et le jeune curé d'Ambricourt, dans *Journal d'un curé de campagne* (1951), d'après le roman de Bernanos, s'entêtent

tous deux à réhabiliter des êtres malfaisants ou tourmentés que le sort a mis sur leur route. Le schéma s'inverse dans *Les Dames du bois de Boulogne* (1945), où une cruelle machination amoureuse provoque l'amendement miraculeux d'une petite « grue » qui en était l'instrument.

Siles jeunes héros bressonniens sont le plus souvent captifs, le corps enfermé dans une réalité oppressante, leur esprit s'en libère dans un élan de sublimation morale, qui débouche généralement sur la mort. Ce mouvement de libération devient littéral dans *Un condamné à mort s'est échappé* (1956), qui relate, sous l'Occupation, l'évasion d'un prisonnier, figurée comme une lutte de l'esprit contre les moindres

parcelles d'un monde matériel récalcitrant (porte, verrous, parois, outils, etc.).

Les plus belles héroïnes de Bresson, souvent des adolescentes, se caractérisent par leur rébellion. Jeanne d'Arc (*Procès de Jeanne d'Arc*, 1962) renversant avec aplomb les questions spéculatives de ses juges ; Mouchette (*Mouchette*, 1967) bravant par son insolence le croupissement du monde paysan où elle pousse comme une mauvaise herbe ; enfin la jeune épouse d'*Une femme douce* (1969), s'opposant de tout son mystère à la conjugalité petite-bourgeoise où l'enferme son mari. En face d'elles, les jeunes hommes, dégingandés, incertains, vivent à l'écart du monde, comme des somnambules.

Ce qui frappe, c'est à quel point cette œuvre s'est montrée attentive à la jeunesse et à la force de résistance qu'elle incarne

Comme le voleur de *Pickpocket* (1959), dont les larcins grisent l'existence hagarde dans une piaule sinistre. Ou le héros fleur bleue des *Quatre nuits d'un rêveur* (1971), qui ne sort de son atelier de peintre que la nuit tombée pour retrouver sur le Pont-Neuf celle qu'il aime en secret.

Dans le courant des années 1960-1970, le cinéma de Bresson devient, en quelque sorte, l'autre témoin (avec la Nouvelle Vague) des évolutions et mutations de la jeunesse française. S'y reflètent plusieurs phénomènes ou signes d'époque : blousons noirs de délinquants (*Au hasard Balthazar*, 1966), bandes de hippies répandues sur les trottoirs et les quais de Paris (*Quatre nuits d'un rêveur*, 1971), groupuscules militants ou écologistes (*Le Diable probablement*, 1977). Bresson, cinéaste catholique, filmait surtout la perte de repères des jeunes générations, mais s'identifiait malgré tout à leur rupture de ban, à leur rejet en bloc d'un monde entièrement contaminé par les valeurs marchandes.

Il faut, à ce titre, revoir *Le Diable probablement*, déflagration d'un pessimisme terminal : en retraçant le suicide assisté d'un adolescent, Bresson figurait une société de consommation irrespirable, grande machine de destruction des ressources terrestres et de la sensibilité humaine qui courait alors droit à sa perte. Autant dire qu'il avait déjà plusieurs trains d'avance sur le registre catastrophique de notre temps présent. ■

MATHIEU MACHERET

Festival international du Film de La Rochelle, jusqu'au 8 juillet. Programmation complète sur Festival-larochelle.org



Dominique Sanda dans « Une femme douce » (1969). LES ACACIAS/MARIANNE PRODUCTIONS/PARC FILMS